

À propos de l'article « L'antilibéralisme ne justifie pas tout »

À la suite de l'Essentiel de Joël Hautebert (L'HN n° 1794 du 4 novembre 2023), nous avons reçu le texte suivant sous la forme d'un « droit de réponse » de l'association Academia Christiana. Bien que ce texte ne nous semble pas entrer dans le cadre juridique du « droit de réponse » nous

le publions volontiers tant il nous apparaît qu'entre catholiques ce n'est pas l'appel aux procédures juridiques qui doit d'abord prévaloir mais la capacité d'échanger, surtout quand il s'agit de débats intellectuels.

Monsieur,

Dans votre article consacré à notre association Academia Christiana et à son *Bréviaire pour une génération dans l'orage*, vous nous reprochez de citer des auteurs tels que Julius Evola.

En effet, comme saint Jean-Paul II, nous croyons que « toute vérité est nôtre ».

D'autre part, en politique, pour reprendre la formule consacrée, il faut parler à « tous les hommes de bonne volonté », et au besoin, recourir à des idées justes formulées par d'autres.

Votre formulation lapidaire (« auteurs antichrétiens ») peut laisser croire que ce *Bréviaire* et nos réflexions contiendraient une part d'antichristianisme. Rien n'est plus faux.

Julius Evola, intellectuel de la droite italienne, n'est cité que deux fois dans notre recueil. Primo, son nom seul, pour sa part notable à la critique du monde moderne parmi une liste d'auteurs importants, et secundo, pour ce constat :

« Ce qui signifiait décadence pour l'aristocrate devient idéal pour le bourgeois ». Qu'y a-t-il de scandaleux, ici ? Vous évoquez son ouvrage *Impérialisme païen* (1928), un titre qui fait peur comme une couverture de tabloïd, mais vous auriez pu remarquer, avec Christophe Boutin, auteur en 1992 d'une thèse sur Evola, que celui-ci a adouci son propos et reconnu dans le christianisme « la valeur d'une voie possible, désespérée et tragique, de salut ».

En 1985, Evola affirme avoir défendu « des "idées fascistes" non en tant que

"fascistes" mais dans la mesure où elles reprenaient une tradition antérieure au fascisme, [une] conception hiérarchique, aristocratique et traditionnelle de l'État (...) maintenue en Europe jusqu'à la Révolution française. » Il a aussi condamné le racisme biologique hitlérien avec les mêmes accents que Pie XI dans *Mit brennender Sorge* en 1937.

Voyez que la réalité est plus nuancée qu'une formulation sensationnaliste, proche des méthodes de l'extrême-gauche, peut laisser penser. À ce titre, peut-on encore citer Verlaine, auteur d'un très beau poème, *Rois*, sur l'Épiphanie, ou bien sa vie dissolue condamne-t-elle irrémédiablement son génie au Shéol des maudits ?

Quant à José-Antonio Primo de Rivera, « faisant [selon vos termes] l'éloge de Karl Marx », avez-vous lu jusqu'au bout le texte concerné ? Vous auriez vu (p. 144 à 158), que José-Antonio ne fait que confirmer la justesse de l'analyse de Marx sur la « concentration du capital » et la « prolétarisation des masses » (observée par Léon XIII dans *Rerum Novarum* et par Jean-Paul II dans *Laborem exercens*) pour *in fine* proposer de « changer de haut en bas l'organisation de l'économie [afin] de faire participer à la jouissance des avantages de la vie les masses énormes déracinées par l'économie libérale et la poussée communiste », en « commençant cette réorganisation par l'individu », pour éviter « l'absorption dans l'État » selon un idéal d'« harmonie » dégagé du principe de subsidiarité.

« Nous sommes antimarxistes, écrit-il ailleurs, parce que l'état d'animal

inférieur placé dans une fourmière nous fait horreur (...) et cela nous horrifie d'autant plus que nous connaissons déjà le capitalisme, lui aussi international et matérialiste. »

Est-ce là une [sic] éloge du marxisme ? Toute la pensée de José-Antonio s'inscrit dans celle des catholiques sociaux. Au passage, cela montre que la doctrine sociale, que vous nous reprochez de négliger parce que nous n'avons pas publié un catalogue des encycliques pontificales sur le sujet, n'est pas un petit livre blanc, comme le rouge, qu'il nous faudrait ânonner comme preuve de notre bon catholicisme, mais un cadre dans lequel nous nous inscrivons, une boussole. Elle a guidé la plupart des auteurs que nous citons : Chesterton, Jean Ousset, Gustave Thibon, Joseph Pierre... et José-Antonio Primo de Rivera, mort en martyr sous les balles des rouges.

Quant au fascisme (qu'il faut distinguer du national-socialisme, mais l'espace manque pour cette démonstration), vous y voyez une « idéologie moderne » hégélienne.

Il n'y a pas de doctrine fasciste. Le fascisme fut une expérience qui, de la Roumanie à l'Espagne, a inspiré beaucoup de non-conformistes à la recherche d'une troisième voie. « Nous représentons l'antithèse nette, catégorique, définitive de la démocratie, de la ploutocratie, de la maçonnerie, en un mot, de tout le monde des "immortels principes" de 1789 », déclare Mussolini en 1926. « Le fascisme, c'est l'horreur de la vie commode » lance-t-il à Henri Massis en 1933. Le fascisme fut une >>>

>>> pratique pragmatique, un état d'esprit, un romantisme parfois.

Notre devoir de pédagogues est de chercher dans le passé ce qui peut éclairer le présent et inspirer l'avenir. Certains se vantent d'avoir les mains blanches, c'est parce qu'ils n'ont pas de main (*sic*). Nous voulons, au contraire, puiser franchement avec nos mains dans ces expériences passées de résistance à la modernité : contre-révolution, catholicisme social, proudhonisme, distributisme, fascisme italien, national-syndicalisme espagnol, localisme et écologie politique, pour en extirper, de l'ivraie, le bon grain prompt à bourgeonner. Nous n'avons pas l'esprit de parti : toute vérité est nôtre.

Plus grave, vous travestissez mes propos en sous-entendant, à propos de la Seconde Guerre mondiale, que je pourrais penser que « la victoire de l'Allemagne hitlérienne aurait été préférable », car j'aurais une « appétence manifeste pour le monde germanique »... Votre article montrait jusque-là une méconnaissance du sujet. Arrivé à ce point, il manifeste une certaine malveillance. « La partie la plus saine d'Europe » sacrifiée en 1945, comme je l'écris (là encore, il faut lire le texte en entier), était la droite non-libérale, frappée d'ostracisme depuis l'Épuration, jetée avec l'eau du bain hitlérienne par les gaullo-communistes, et non « la population allemande », comme vous l'affirmez hâtivement.

Vous concluez en critiquant notre recours à des concepts (holocène, anthropocène) issus du courant écologiste... Doit-on s'interdire de paraître au soleil parce que BHL s'adonnerait au bronzage sur une plage de Méditerranée ? En quoi ces concepts sont-ils contestables ? Allons au fond, c'est la vraie question !

Quant à l'« écosocialisme », pensez-vous qu'il faille bannir Charles Maurras, pour lequel, « un socialisme libéré de l'élément démocratique et cosmopolite, peut aller au nationalisme comme un gant bien fait à une belle main » ? « Socialisme » a bien des sens et Jean-Paul II lui-même évoquait la « socialisation, sous conditions, de certains moyens

de production » (*Laborem exercens*, 1981). Ce qui nous inspire évidemment.

Monsieur, j'ai l'impression que la peur a guidé votre plume. Un [*sic*] peur héritière d'un temps, peut-être celui de votre jeunesse, où le communisme était une menace tangible. Mais celui-ci est à l'agonie, dépassé par un adversaire bien plus efficace dans son désir de détruire l'anthropologie chrétienne (« Il est plus facile de soumettre un peuple avec de la pornographie qu'avec des miradors », écrivait Soljenitsyne) : le libéralisme. La peur, aussi, poussa des clercs à condamner saint Thomas d'Aquin lorsqu'il citait un auteur préchrétien, Aristote ; peur qui avait nécessité de placer la Sorbonne, où le Docteur Angélique enseignait, sous la protection des Archers du roi.

Peur d'un « syncrétisme philosophique » qui n'existe pas : la quantité de jeunes qui se convertissent à notre contact en sont (*sic*) la meilleure preuve. Jeunes qui viennent de cette « droite radicale »

qui vous effraie et qui, pourtant, si les chrétiens en avaient le courage, constitue un immense champ d'apostolat. Mais pour cela, il faut les connaître, trouver dans leur pensée les traces de vérité, et puis, au fond, les aimer.

Nous sommes attachés à la figure de saint Paul, lors de son voyage à Athènes, qui, voyant un autel dédié au dieu inconnu, en profite pour révéler, derrière son visage païen contrefait, l'identité du seul vrai Dieu. C'est l'esprit de l'Église missionnaire depuis les origines : bénir ce qui est conforme à la loi naturelle, baptiser ce qui est droit dans la nature pour tourner les regards vers la contemplation de son créateur.

Dieu vous garde.

Julien Langella, vice-président
d'Academia Christiana ♦

Post-scriptum : j'invite vos lecteurs à se renseigner à la source : avec le code promo « HOMME-NOUVEAU », un rabais de 20 % sur notre *Breviaire* est offert – voir l'onglet « Boutique » de notre site Internet : academiachristiana.org.

Précision de Joël Hautebert

Quelle bien étrange « réponse » qui confirme point par point l'intégralité de mes préventions, depuis l'idée centrale selon laquelle, pour ce mouvement, tout est acceptable et justifiable au nom de l'antilibéralisme (Evola auteur de référence, fascisme, etc.), jusqu'à « l'attraction pour le langage et le style (...) proche du militantisme révolutionnaire », remarquablement illustrée par l'esprit et la tonalité du texte.

Une précision est utile au sujet de José Antonio Primo de Rivera. Dans mon article recensant un *Breviaire pour nourrir l'action de jeunes Français*, j'ai écrit que « certains concepts, comme celui de justice sociale, auraient mérité des explications, en s'appuyant sur l'enseignement de Pie XI par exemple, plutôt que de proposer une lecture de José Antonio Primo de Rivera faisant l'éloge de cer-

tains écrits de Karl Marx ». Par exemple, écrire que *Le Capital* est « un livre d'une dialectique serrée et pleine de génie » est ce que l'on appelle un propos élogieux, tout comme le fait de dire que Marx ne pouvait se douter qu'« un jour viendrait où un antimarxiste espagnol le rangerait parmi les poètes ». Qu'il soit écrit par José, Pierre ou Paul, ce texte ne lève pas du tout l'équivoque de l'expression « justice sociale » qui apparaît dans son titre. Point. Je n'ai pas écrit que l'auteur était marxiste et, soit dit en passant, je ne fais pas non plus de José Antonio et de la Phalange des modèles de pensée politique catholique (à distinguer de la foi personnelle).

Je renvoie le lecteur à mon article du 4 novembre dernier, qu'évidemment je maintiens dans son intégralité. ♦